

tique où elle se plaît pardessus tout. On dirait que l'auteur a voulu dans ce petit volume jeter un mot d'espoir à toutes les souffrances. Ici, c'est à M. Peyronnet dans sa prison ; là, à cette jeune poète, Élixa Mercœur dans sa tombe. Comme le joli myosotis, on retrouve cette fleur de rêverie sur le bord du lac solitaire, au milieu du champ de blé où s'élève la grande madone, derrière les barreaux de la geôle comme dans la cour de la maison paternelle,

Où croissait un peu d'herbe ,  
Où l'oiseau de nos toits descendait boire, puis,  
Pour coucher ses enfants, becquetait l'humble gerbe ,  
Entre les cailloux blancs que mouillait le grand puits.

Le danger de cette poésie intime, c'est le trivial et le maniéré ; M<sup>me</sup> Valmore ne le redoute guères, car presque toujours elle ne suit que les inspirations de son cœur. Lorsqu'elle s'adresse à ses enfants, lorsque de ces vers caressants et doux, comme autant de bouquets gracieux et parfumés, elle leur fait à chacun une part égale, dans sa justice de mère qui n'a qu'un même amour pour tous, c'est alors qu'on retrouve dans toute sa richesse la tendre effusion de la muse. Rien de plus gracieux et de plus charmant que les petites leçons poétiques qu'elle donne à sa jeune famille ; son ame d'une exquise sensibilité comprend leurs moindres sensations ; elle remonte sa propre vie avec un rare bonheur. Elle retrouve alors son amour en germe, quand, petite fille, loin de son *Petit Amoureux* qui nous a valu de si jolies stances, elle redisait aussi à son frère, *Enfant du rempart militaire*, en parlant de leur vieille mère :

Si tu veux, nous irons où l'on trouve des roses ,  
Pour lier une fleur à chacun de ses jours ;  
Nous irons dans un bois sombre et loin , si tu l'oses ,  
Et nous la retiendrons par tant de belles choses ,  
Qu'à force d'être heureuse , elle vivra toujours.

J. B. P.